

New York Street Style , création des années 80

La Ghost galerie est heureuse de présenter sa nouvelle exposition New York Street Style, création des années 80, dans son espace parisien situé au 62 rue du faubourg Saint-Honoré dans le 8ème arrondissement de Paris. Cette exposition estivale se déroulera du 24 juin au 10 septembre prochain proposant une rencontre entre des toiles, des dessins, une collection de sneakers et des installations.

New Work, centre de créativité et d'expression

Dans les années 70, celle que l'on surnomme alors « Fear City » - New York - est rongée par le crime, la drogue, la prostitution et la corruption. Les quartiers populaires sont de véritables zones de non-droit, laissées à l'abandon. La rue, cosmopolite et frénétique, en pleine mutation, devient alors le terrain d'expression d'une jeunesse sans repère.

Dans cet environnement urbain monotone, fait de béton et de bruit, de violence et de haine, cette jeunesse inspirée a réussi à sublimer leur ville et à offrir de nouvelles perspectives à l'art contemporain, à la musique et à la mode tout, en chamboulant les conventions bourgeoises admises. L'art en tant que voix devait se radicaliser. L'invisibilité devint visible. Un langage de révolte venait de naître et avec lui une culture engagée. Un langage et une culture de rue. Une rue qui se mit à danser de manière acrobatique et à bouger au son de l'émancipation sur fond d'avant-gardisme artistique et stylistique. Une culture qui possède ses codes, son langage, son style, son « attitude ». Elle marquera la fin du XXème siècle mais le début d'une nouvelle ère : la culture hip-hop, mouvement urbain, clandestin et protestataire qui englobe le DJing, le rap, le beatbox, le breakdance et le graffiti.

« Remplaçons l'énergie négative de la violence en énergie positive en développant une culture de rue » Afrika Bambaataa

Les mots deviennent des armes, l'improvisation devient légion, les gestes deviennent art, le style devient religion. De jeunes noirs et portoricains branchent illégalement leurs chaînes stéréo sur les réverbères de la ville, les graffeurs marquent de leur style les trains new-yorkais, des DJ créent de nouvelles ambiances. La diffusion du Hip-Hop est une révolution. Un laisser-aller savamment étudié dans le langage et dans le look ouvre la nouvelle ère du design : celle du chic du décontracté.

Le hip-hop a joué un rôle prépondérant, majeur dans l'histoire et la démocratisation des sneakers. Symbole de l'anticonformisme, outil de distinction pour les icônes du hip-hop et de la breakdance, ou marqueur d'affirmation sociale et culturelle pour certaines minorités, elles se retrouvent aujourd'hui aux pieds de tous, participant à la contemporanéité des maisons de luxe ou à l'affirmation de certaines marques. De collaborations iconiques revisitant la star et l'emblématique AJI (Dior et Off White), à la création de pairs avec des artistes contemporains (Futura, Lee, Kaws...), les sneakers sont devenues plus qu'un accessoire de mode : un objet incontournable que ce sont appropriées de grandes maisons tels que Hermès, Vuitton, ou Balenciaga conscientes de pouvoir des sneakers.

Depuis 1985, la Jordan de Nike est la star des sneakers. Détournée par les rappeurs, revisitée par la mode, courtisée par le luxe, la J1 est devenue une véritable icône pop qui a tout bouleversé dans son sillage. Athlètes, designers, rappeurs, artistes, génies du marketing et collectionneurs de tous bords ont fait de la basket l'une des sagas les plus

extraordinaires et les plus symptomatiques du 21^{ème} siècle, un objet design du quotidien, un article de luxe, une pièce d'art.

Plus d'une cinquantaine de paires retracent l'histoire de la Air Jordan; Des sneakers co-signées par des artistes : Kaws, Futura, Lee : l'industrie des kicks participe ainsi au dialogue avec ses colocataires de la street culture. Les peintures de la discipline se sont prêtées à l'exercice. Pour nous amener aujourd'hui à l'évidence que les sneakers sont un support idéal pour la performance artistique.

« People say, 'Let's play within the rules. I say, 'No, let's break the rules a little bit » Futura

Mais cette culture a également permis l'affirmation d'une Révolution Artistique synonyme de vandalisme pour les uns, de forme légitime de culture visuelle et d'appropriation revendiquée de l'espace pour les autres : le graffiti, inventé et créé dans les ghettos des années 70, en dehors de l'art conventionnel admis.

« Les efforts des enfants du ghetto étaient emprunts d'une énergie volcanique indomptable. Ces jeunes qui ont trouvé dans le graffiti un exutoire à leur ardent désir d'identité et de reconnaissance, ne sont pas prêts à faire une croix dessus » Peoer Schjeldahl, critique du New York Times à l'occasion de la première exposition du mouvement en galerie (1973).

« L'essentiel dans le graffiti ce n'est pas sa force de destruction mais de cohésion, sa capacité à réunir toute une génération de gosses issus des classes populaires dans une expérience à la fois positive et délinquante ». R. Goldstein, New York magazine (1973)

« Vous êtes là, dans une station, tout est gris et lugubre, et tout à coup, l'une de ces rames colorées et taguées arrive et illumine l'endroit comme un bouquet d'Amérique latine ». Claes Oldenburg, 1973

La plupart des graffeurs étaient afro-américains, portoricains, sud-américains ou issus d'un métissage. Le simple fait qu'ils aient été «enfants du ghetto», du Bronx ou de Brooklyn, sous-entendait qu'ils n'étaient pas blancs. Ils offraient donc de nouvelles perspectives à la société américaine en tendant un miroir à la culture hégémonique des critiques, curateurs, conservateurs et autres influenceurs. Mais parce qu'ils n'empruntaient pas à la culture « de l'élite » des thèmes précis, on a voulu très vite les enfermer dans un monde immobile aux contours figés. Mais parce que l'essence même du graffiti était le mouvement, ils se libérèrent de ces contraintes et firent de leur travail en atelier le dernier grand mouvement artistique du XX^{ème} siècle.

Hors des expositions (PS1, Fashion moda, Fun gallery...) les artistes se rencontrent, se fréquentent, sortent ensemble brisant les frontières entre les pratiques (art/musique/danse) ouvrant ainsi la voie à une nouvelle avant-garde artistique et esthétique.

En décembre 1983, sous la dénomination de Post-graffiti, le galeriste Sidney Janis, célèbre pour ses succès avec les artistes du pop art, ouvre ses portes à ces artistes - qui avaient fait leur entrée en galerie dès les années 70.. Le titre de l'exposition offre une nouvelle sémantique et clarifie les choses : même si les toiles peuvent être similaires aux œuvres réalisées dans la rue, il ne s'agit plus de graffiti writing mais bel et bien d'une nouvelle école artistique où le pinceau est remplacé par la bombe aérosol et le crayon par le marqueur.

Une école artistique qui a su puiser dans la désolation, la misère, la violence et la haine afin de créer un monde coloré porté par la musique, la danse et la mode. Un monde nouveau imaginé par une jeunesse affranchie du poids de son histoire et qui trouve écho aujourd'hui chez grand nombre de créateurs et d'artistes aux quatre coins de la planète dans le milieu artistique, musical ou fashion.

Une revanche pour ces gamins des ghettos qui ont été trop longtemps stigmatisés par la critique, hostile voire condescendant - oubliant l'essence même de la créativité à savoir la liberté

« Le graffiti était une langue que les critiques voulaient apprendre superficiellement ; ils ne voulaient l'apprendre couramment » Daze

Des lettrages, aux abstractions figuratives sur toile, des dessins au lyrisme d'anticipation, l'ensemble des œuvres exposées pour l'exposition New York Street Style, illustre cette vitalité artistique emprunts de l'énergie insouciante d'une jeunesse qui voulait rêver dont le devoir était de sauver leur rêve. Devenant les mentors d'une nouvelle génération.

« I learned art from Dondi by retracing the sketchbooks of New York City street art of the 1970's with Prismacolor markers » Virgil Abloh